BREUER, Stefan, *Nationalismus und Faschismus. Frankreich, Italien und Deutschland im Vergleich*

Nicolas Le Moigne

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/766>

DOI : 10.4000/ifha.766

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Nicolas Le Moigne, « BREUER, Stefan, *Nationalismus und Faschismus. Frankreich, Italien und Deutschland im Vergleich* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2006, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/766> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.766>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

BREUER, Stefan, *Nationalismus und Faschismus. Frankreich, Italien und Deutschland im Vergleich*

Nicolas Le Moigne

- 1 L'œuvre de S.B, professeur de sociologie à l'université de Hambourg, est connue du public français pour son *Anatomie de la Révolution conservatrice*. Son étude des groupes tels que le Juni-Klub ou le cercle des frères Jünger l'y avait conduit à contester la notion de « révolution conservatrice », en proposant le concept de « néo-nationalisme » pour cette mouvance intégrant pleinement la modernité et la fin de l'ordre aristocratique et monarchique dans sa réflexion – ce qui l'éloigne d'après lui du « conservatisme » au sens strict (celui défendu par P. Kondylis), c'est-à-dire précisément la contre-révolution nostalgique de formes idéalisées d'Ancien Régime. S.B. a par la suite affiné sa réflexion dans *Ordnungen der Ungleichheit*, où il propose une typologie des droites allemandes aux XIXe et XXe s., qui en répartit les différentes tendances selon deux axes croisés : inclusion/ exclusion des masses d'une part, modernité/ tradition d'autre part. L'impérialisme est ainsi moderne et inclusif, à l'opposé du pôle « exclusif/ régressif » dont S.B. a étudié dans *ästhetischer Fundamentalismus* un exemple à travers le cercle du poète symboliste Stefan George, dont sont issus des historiens tels que F. Gundolf ou E. Kantorowicz. Ces ouvrages de sociologie des idées politiques se fondent sur une démarche wébérienne revendiquée, qui vise à la construction de « types idéaux » d'interprétation. Ces derniers ne prétendent pas correspondre aux formes empiriques de l'action politique, mais simplement permettre, par une construction rigoureuse, d'en fournir des clefs de lecture afin de les rendre lisibles dans des évolutions de long terme.
- 2 C'est cette méthode que choisit ici S.B., en l'appliquant au fascisme, dans une perspective comparative entre Allemagne, Italie et France. L'auteur se livre d'abord à un essai de clarification théorique. Il y récuse une historiographie récente qui lirait le fascisme comme une déclinaison du nationalisme. Il s'en prend notamment, dans son introduction, aux thèses de Z. Sternhell, qui attribue la genèse du fascisme – d'après lui

en France – à la reformulation nationaliste du socialisme, ou encore à celles de R. Griffin, pour qui il s'agit d'une déviation utopique du nationalisme, fondée sur l'espoir d'une renaissance régénératrice de la Nation. L'auteur remet en question à la fois l'existence d'une « idéologie fasciste » cohérente et le fait que celle-ci soit issue de la matrice nationaliste. D'après lui, les fascismes, comme mouvements ou comme régimes, sont des agglomérats difficiles à délimiter nettement en termes idéologiques. Ils comportent tous une composante nationaliste, sans qu'on puisse considérer celle-ci comme originelle. S.B. conclut son analyse en cherchant à cerner un « minimum fasciste » : pour lui, le fascisme est avant tout une forme politique, combinant « la violence, le charisme et le patronage » au sein d'un parti, qui prend le pas sur son contenu idéologique (nationalisme) ou ses racines sociales (déclassement des couches moyennes, anticommunisme de la haute bourgeoisie, etc.).

- 3 Les trois études empiriques auxquelles l'auteur se livre dans la seconde partie de son livre à partir des cas français, italien et allemand illustrent ce découplage entre nationalisme et fascisme. D'après S.B., l'imprégnation nationaliste ancienne et structurée de la droite française expliquerait dès le départ la marginalisation des groupes fascistes. Ce faisant, il se range, mais avec des arguments différents, aux côtés de ceux qui, comme S. Bernstein ou P. Milza, ont contesté les thèses de Z. Sternhell sur les origines françaises du fascisme, en soulignant la force du nationalisme républicain ou modéré, qui aurait pour ainsi dire « occupé la place ». En Italie et en Allemagne, en revanche, le fascisme, phénomène politique endogène, aurait plutôt conduit à un affaiblissement des thématiques nationalistes. Celles-ci se seraient trouvées dissoutes, sous le régime mussolinien, dans une politique impérialiste fondée sur l'intégration des masses, et en Allemagne dans les projets de « racisme aristocratique », sans lien d'après S.B. avec le nationalisme allemand « ancien », tel qu'on l'observe à la période impériale. La comparaison de S.B. pêche cependant par asymétrie : il considère davantage la littérature politique dans le cas français, à travers l'ensemble des partis, alors qu'il fige le fascisme dans ses formes partisans, puis étatiques, dans les cas italiens et allemands, à travers le PNF et le NSDAP. De surcroît, on est un peu surpris qu'il s'appuie essentiellement sur des documents doctrinaux (Maurras, Barrès, Marinetti, D'Annunzio, Rosenberg, Feder), alors que son dessein est justement d'échapper à une lecture exclusivement idéologique. Mais il faut surtout saluer sa connaissance encyclopédique de la littérature politique dans les trois pays, depuis la fin du XVIIIe jusqu'au milieu du XXe s., et la rigueur conceptuelle avec laquelle il mène ses analyses. L'objectif du livre est en effet avant tout de désembrouiller les amalgames qui expliquent nombre d'impasses historiographiques – tel celui entre nationalisme et fascisme. Chaque notion est passée au crible d'un effort de définition que délaissent parfois trop volontiers les historiens. Et la thèse centrale de S.B. – le caractère à la fois composite, synthétique et essentiellement politique du fascisme – convainc : les débats de définition sans fin auxquels l'ouvrage prend part en sont finalement la preuve par l'exemple.

- 4 Nicolas LE MOIGNE (Lycée Michel-de-Montaigne, Mulhouse)